

«Le discours du ciment social a été un peu fatal à la culture»

ÉCLAIRAGE Le sociologue de la culture Olivier Moeschler n'est pas indifférent au maelstrom que traverse aujourd'hui le milieu culturel suisse. S'il comprend le courroux des différents acteurs, il montre que le domaine est sans doute aussi victime de son image.

PAR SARAH.WICKY@LENOUVELLISTE.CH

Méprisé, incompris, abandonné... Le milieu culturel en Suisse souffre comme jamais des tours de vis successifs imposés par la Confédération et les cantons. L'interdiction des manifestations publiques et la fermeture des institutions ont fait l'effet d'un coup de massue alors que les artistes s'escrimaient à trouver des solutions pour survivre. Mais cette colère et ce sentiment d'exclusion sont-ils légitimes et quels en sont les ressorts? L'éclairage du sociologue de la culture et chercheur associé à l'UNIL Olivier Moeschler.

La colère des milieux culturels, vous la comprenez?

Tout à fait mais j'essaie de la relativiser et de la comprendre sur la base de la spécificité du secteur culturel et de son histoire. Son core business, c'est le symbolique. Or dans une société matérialiste comme la nôtre, on ne sait pas bien que faire du symbolique, on ne le reconnaît pas forcément à sa juste valeur. Plutôt que de mépris, je parlerais donc de méprise de ce que sont la culture et l'art. Ce ne sont pas que des artistes, comme le montre la récente étude de l'Office fédéral de la statistique (OFS) sur l'économie culturelle. Il y a toute une série de corps de métiers qui contribuent à produire l'art et la culture sans être eux-mêmes des artistes, et qui sont aussi aujourd'hui sur la touche.

L'étude de l'OFS mettait en exergue le poids économique de la culture. Est-ce à dire qu'elle peine à se faire valoir comme un secteur économique à part entière?

La culture est une économie, oui, mais là n'est pas l'essentiel. Les acteurs du milieu eux-mêmes ne se présentent pas comme relevant d'un secteur ordinaire mais plutôt extraordinaire. On pourrait dire en ce sens que la culture n'est pas nécessaire car plus que nécessaire, touchant à une dimension non quantifiable, de l'ordre de ce qui est gratuit au sens fort du terme.

Au fond, c'est un secteur qui peine à se vendre. C'est là sa faiblesse, son manque aussi de relais politique?

On peut certes s'étonner que les stations de ski aient le droit de rester ouvertes et pas les lieux culturels. En Suisse, ça se comprend, car il y a une vraie



Olivier Moeschler a pu montrer dans une récente étude de l'OFS la valeur ajoutée de l'économie culturelle en Suisse: 15,2 milliards de francs. DR

mythologie du ski, une activité pratiquée au grand air que l'on peut rapprocher de la santé. Mais il y a aussi un fort lobbying des régions alpines qui pèse dans les décisions de la Berne fédérale. La culture n'en est pas moins très organisée et parvient à se faire entendre. C'est d'ailleurs un des premiers secteurs pour lesquels on a prévu des aides. Le problème, c'est qu'on pense à la culture avant tout comme un secteur à aider. Pas qui peut aider ou apporter quelque chose, sur le plan économique comme symbolique d'ailleurs.

Reste que les choix de la Confédération peuvent paraître arbitraires...

Ce qui est dérangeant à plus long terme, c'est la mise à l'écart du symbolique, son refoulement. Ces instances de fabrication de sens et de réflexion sur soi-même et sur la société manquent cruellement en ce moment. C'est le fait

d'une société individualiste qui se focalise sur les ressources individuelles. En enlevant la superstructure symbolique culturelle, à l'instar de celle culturelle, on s'imagine que les gens se débrouilleront quand même s'ils peuvent continuer à travailler, à vaquer à leurs occupations ordinaires.

Il a fallu cependant une crise pour faire entendre ce discours. La culture s'est-elle sabordée toute seule?

Les milieux culturels, cette dernière décennie, ont joué avant tout la carte du ciment social, plus que celle du débat ou de la critique. Un discours, aujourd'hui, hélas un peu fatal. Même si on avait pu garder ouverts les théâtres, les cinémas et les musées, on n'aurait plus vraiment affaire, avec toutes ces contraintes sanitaires, à un public au sens fort du terme, proche d'une communauté. Je comprends les milieux culturels qui aimeraient

«Ce qui est dérangeant à plus long terme, c'est la mise à l'écart du symbolique, son refoulement.»

ouvrir mais à quoi finalement ressemblerait un public complètement atomisé, aseptisé?

Et si la situation devait perdurer, y a-t-il un risque pour le vivre-ensemble?

La culture est effectivement une des instances où l'on fait société mais ce n'est pas la seule. Il y a aussi les restaurants, la place publique... C'est tout cela qui nous manque, d'autant plus durant ces Fêtes,

où finalement on en est réduit à travailler et à consommer. Mais je veux croire dans les ressources de l'homme. Après la grippe espagnole de 1918, on a vu, durant les années 1920, un vrai essor culturel et, partant, politique. Qui sait, il y aura peut-être un contrecoup positif où l'on va exploser culturellement.

Peut-on espérer un retour au monde d'avant, et est-ce souhaitable?

L'espoir du sociologue de la culture ce serait qu'après la crise on ait réussi à trouver de nouveaux publics, des publics plus larges. Après, ce que montrent les diverses enquêtes, c'est que ceux qui profitent des nouveaux canaux notamment digitaux sont souvent ceux qui profitaient déjà des anciens. Mais si on arrive ne serait-ce qu'à rajeunir le public via cette parenthèse numérique, ça peut fournir une chance de démocratisation.

Mais avec une culture numérisée, est-on toujours dans le spectacle vivant?

Ce que je trouve intéressant, c'est qu'on peut aujourd'hui accéder à énormément de contenus à distance via internet. On est même acculé à le faire. Et on voit qu'au fond l'individu est plus social que ce que l'on pensait. La socialité de la société, pour ainsi dire, nous revient comme un boomerang. On a cru être très technophile et individualiste mais, au moment où on pourrait s'y plonger corps et âme, on a envie d'anciennes solidarités. La déception qu'ont les gens de ne plus pouvoir se réunir, au fond c'est un espoir.

Un espoir qui risque de se heurter aux réalités économiques et budgétaires?

L'absence a montré l'importance du secteur. Je n'ai pas entendu de voix qui s'empresaient de suggérer de réduire les budgets culturels, au contraire. J'ai l'impression que le présentiel va même être encore plus fort après. Institutions et publics auront trouvé de nouvelles manières d'échanger qui ne vont pas remplacer les anciennes mais les compléter. La culture vivante, je crois qu'elle se passe dans le hic et nunc. Le digital est et restera un complément.

Certains artistes estiment qu'on évacue la question du sens dans nos sociétés en mettant la culture sous l'éteignoir. Vous partagez cette analyse?

Je suis de ceux qui pensent que si la culture a été mise entre parenthèses, c'est vraiment parce qu'elle est plus qu'essentielle et qu'on n'aimerait pas une demi-culture ou un demi-public. C'est tellement précieux au fond qu'on la veut complètement ou sinon on préfère patienter. On met de côté quelque chose de valeur en attendant de pouvoir en profiter de nouveau pleinement.